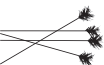


# Sylvain Prudhomme



l'arbalète gallimard

Les orages



## LES ORAGES



SYLVAIN PRUDHOMME

# Les orages

histoires

l'arbalète gallimard

l'arbalète  
collection dirigée par  
Thomas Simonnet

*Couverture*

Paola De Pietri, *Sans titre*, 1998, série *Dittici*.  
Avec l'aimable autorisation de la Galerie des Filles du Calvaire.

© Éditions Gallimard, 2021.

Quel est ce bonheur qui me fait trembler,  
qui me redonne force et vie? Je me sens déli-  
vré. Tout me semble bon, tout a un sens, tout  
est vrai.

FEDERICO FELLINI, 8 ½



## SOUVENIR DE LA LUMIÈRE

C'est le 20 septembre 2013 qu'il fut donné à Ehlmann de vivre la scène qu'il me raconta la seule fois où je le vis, et dont il m'affirma d'emblée qu'elle avait changé sa vie – qu'elle allait la changer à jamais désormais, c'était du moins le serment qu'il se faisait à lui-même, qu'il venait de se faire, puisqu'elle s'était déroulée quelques jours à peine avant notre rencontre.

J'ai visité il y a peu la pièce où tout s'est passé. Une petite chambre d'un service d'urgences pédiatriques, au huitième étage d'un hôpital ultramoderne, sur les hauteurs d'une petite ville sans éclat. Une pièce exiguë, aux murs blancs, au sol en linoléum, à la fenêtre scellée, au lit-cage à barreaux. J'ai été étonné de penser que tout avait eu lieu là. Que la résolution d'Ehlmann lui était venue après deux semaines d'enfermement à cet endroit précis, entre ces quatre murs.

J'ai pensé que c'était d'avoir presque perdu son enfant. D'avoir tenu ce gamin de cinq mois dans ses bras et senti que la mort allait le lui arracher, d'avoir un instant cru

basculer de l'autre côté, de n'avoir eu d'autre choix, un moment, que d'en accepter l'insupportable idée.

Lui dit que ce n'est rien de tout cela. Que simplement, pour la première fois, de se retrouver là, forcé pendant quinze jours de dormir sur cet étroit lit d'hôpital, à un mètre de son enfant entre la vie et la mort, il eut du temps. Il eut du calme. Il n'eut rien d'autre à faire qu'être là, près de son fils. Il se sentit uni comme jamais à la femme qui partageait sa vie. Il dit que pour la première fois depuis longtemps il eut le sentiment d'être utile. D'être fort. D'agir comme il fallait. *De se trouver au bon endroit*, ce sont ses propres mots. Au bon endroit comme jamais jusqu'alors.

En arrivant à l'hôpital j'ai demandé si certains membres du service étaient déjà là sept ans plus tôt. Si quelqu'un dans l'équipe se souvenait d'Ehlmann et de sa compagne, dont il ne m'avait le jour de notre rencontre dit que le prénom: A. Ou plutôt, puisque je savais à peu près nulles les chances que qui que ce soit se rappelle encore le nom d'Ehlmann ou de A., j'ai demandé si quelqu'un gardait le souvenir d'un tout mince enfant blond qui n'avait dû sa survie qu'à un miracle.

L'infirmière à laquelle j'ai posé ces questions était jeune, j'ai pensé que sept ans plus tôt elle devait à peine avoir fini ses études. Il y a beaucoup de mouvement dans les services vous savez, a-t-elle dit doucement pour atténuer ma déception, les médecins changent, les infirmiers et les infirmières basculent d'un étage à un autre, parfois

d'un bâtiment à un autre, quand ils ne déménagent pas purement et simplement dans une autre ville ou une autre région.

J'ai essayé de décrire Ehlmann. La jeune infirmière et d'autres membres du service qui l'avaient rejointe ont hoché la tête mais j'ai vu qu'ils ne se rappelaient pas, que leurs acquiescements étaient de pure politesse, que ce qu'ils voulaient c'était surtout faire bon accueil à mon histoire.

Vous savez c'est un moment très fort qu'on vit chaque fois, avec chaque enfant, s'est excusée d'une voix calme une infirmière plus âgée que les autres. Pendant tout le temps que dure la crise on tremble, on attend, on guette, chaque jour on observe les courbes, on tente de comprendre ce qu'elles annoncent, on regarde le gamin écrasé de fièvre et on prie pour qu'enfin la température tombe. Il y a des enfants qu'on sauve, a dit la femme, et alors dans tout le service c'est une fête, pendant plusieurs jours l'étage entier vibre de l'euphorie des parents et de l'équipe, tout le service est fier, dans ces moments il n'y a pas de métier qui procure le centième de l'émotion que procure le nôtre. Et puis il y a des enfants qu'on perd et vous ne pouvez imaginer ce que ça fait, le désespoir qu'on en éprouve, la colère contre la vie entière, contre la saloperie du monde, la tristesse, la rage, l'infinie envie de tout envoyer paître. Alors pour se protéger on coupe. On rentre chez soi et je ne sais pas comment vous dire, c'est de la survie, on ne veut plus penser à rien qui ait trait à cet étage et à son odeur de bisepatine et de gel

hydroalcoolique, à son éclairage de néons blafards, on ne veut plus rien se rappeler, plus revoir le visage d'aucun gamin sauvé ou perdu. On veut être dans la vie. Dans sa vie à soi. Parler à ses gamins.

La femme qui disait tout ça parlait d'une voix calme. Elle parlait en collant des étiquettes sur une feuille de soins, ses gestes étaient précis, posés, on pouvait voir que ses mains les savaient par cœur, qu'ils ne nécessitaient même plus depuis longtemps la mobilisation de la moindre de ses pensées.

Je ne me souviens pas de votre Ehlmann ni de sa compagne, a repris la femme après un moment, sans cesser d'effeuiller une à une, de la pulpe de l'index et du pouce, les minuscules étiquettes. Mais je suis contente que tout se soit bien terminé pour leur enfant. Tout ce que je peux vous dire c'est que ça s'est passé ici. À cet étage. Entre ces murs qui sont exactement tels qu'ils étaient alors, nous n'avons pas même refait les peintures. Dans une des chambres que vous voyez de part et d'autre de ce couloir.

Dans la 817, je n'ai pu m'empêcher de dire, et la femme a souri, à son tour elle n'a pu se retenir de me demander qui j'étais, pourquoi c'était moi qui venais et non Ehlmann ou sa compagne, à quoi je me suis contenté de répondre qu'à mon grand regret j'avais perdu la trace d'Ehlmann, que je n'avais jamais eu la chance de rencontrer A., et que de toute façon ni A. ni Ehlmann n'étaient à ma connaissance du genre à revenir sur les lieux de leur passé, au contraire de moi, qui en étais presque fêti-

chiste, moi qui ne pouvais tout simplement pas laisser le passé en paix, ni le mien ni celui des autres, et celui d'Ehlmann moins encore que celui de personne, avec qui a eu le mérite de faire rire l'infirmière et m'a probablement fait gagner sa confiance, ou au moins son indulgence.

Je l'ai suivie sans plus rien dire jusqu'à la 817, l'avant-dernière de l'étage. Je suis entré. J'ai regardé la lumière qui s'engouffrait par l'ouverture dépourvue de vis-à-vis, un grand flot de soleil tombé tout droit du ciel qui découpait sur le linoléum la forme exacte de la fenêtre, un rectangle blanc un peu déformé seulement par l'angle des rayons.

La femme ne disait rien, me regardait simplement promener mes yeux dans la pièce, comme si elle aussi voulait comprendre à présent ce que je cherchais. J'ai marché jusqu'au lit d'enfant, éprouvé la résistance des barreaux, posé la main sur le drap de coton fin où avait reposé le fils d'Ehlmann. J'ai ouvert la porte logée dans le mur de droite, inspecté la minuscule salle de bains, la douche presque collée à la cuvette des chiottes, le dérisoire lavabo.

Ainsi c'est là qu'Ehlmann est resté enfermé pendant quinze jours, j'ai dit après un moment.

S'il était dans la 817, en effet. Dans ces dix mètres carrés.

Dix, j'ai répété en tentant machinalement d'évaluer les dimensions des murs et de la pièce. J'ai demandé où dormaient les parents lorsqu'ils passaient la nuit au

chevet de leur enfant. La femme m'a montré le pan de mur pris entre l'angle et la porte de la salle de bains.

En général on les installe là.

Elle a vu que je regardais les deux mètres carrés de linoléum d'un air perplexe.

C'est là qu'on leur met le lit, je veux dire. Elle a souri. Vous ne connaissez vraiment rien à la vie des hôpitaux.

J'ai souri et dit non.

Vous avez eu jusqu'ici de la chance, tant mieux pour vous.

Elle a fait un geste de la main pour bien me dessiner l'emplacement du lit.

On le met là. Le long du mur. Un petit lit très étroit, pour encombrer le moins possible.

Tous les deux nous sommes restés encore un moment à attendre je ne sais quoi. Nous avons regardé la chambre vide, le coin de ciel bleu dans le petit rectangle de la fenêtre, tenté d'imaginer le père et le fils allongés l'un près de l'autre pendant deux semaines dans cette minuscule pièce, proches comme jamais il ne leur avait été donné de l'être jusque-là, de l'aveu d'Ehlmann lui-même.

Alors la femme s'est mise à parler.

Vous avez raison ça me revient.

Je l'ai regardée qui acquiesçait à présent. Je l'ai écoutée me décrire un couple avec un petit enfant très pâle. Un tout petit enfant inexplicablement atone, arrivé presque inconscient déjà aux urgences, où une interne à demi endormie avait failli le laisser mourir pour de bon en demeurant pendant trois heures aveugle aux symptômes,

se méprenant totalement sur la gravité du cas, manquant conclure à une banale fièvre sans importance – jusqu’au moment où une pédiatre plus expérimentée était entrée dans la pièce et avait vu la bombure énorme à la fontanelle.

La femme se rappelait le coup de fil au bloc qui avait immédiatement suivi. La tension dans tout le service sitôt le bébé surgi de l’ascenseur sur le lit poussé à présent par trois aides-soignants, d’un pas rapide. Les recommandations polies mais sèches du médecin de garde sur le chemin de la salle d’opération. La parfaite conscience qu’elle avait sentie chez lui que tout était à présent entre ses mains, la vie de l’enfant *dans ses mains* au sens propre, sauvée ou perdue selon qu’il ferait ou non les bons gestes, parviendrait à soulager ou non la pression du liquide céphalique sur le cerveau. La tension de savoir que le moment à venir était de ceux qu’il avait pendant toutes ses années d’études et de formation appelés de ses vœux, de ces moments qui donnent rétrospectivement sens à tout ce que vous avez cherché, justifient une vocation, placent enfin l’enjeu à une intensité maximale – que c’était maintenant.

L’infirmière debout avec moi dans la chambre avait fait partie de la dizaine de soignants groupés autour du nourrisson. Elle se rappelait la léthargie de l’enfant devenu comme insensible, à tel point prostré de douleur que plus rien ne semblait l’atteindre. Le sang-froid avec lequel le jeune médecin avait plongé l’interminable aiguille entre la troisième et la quatrième lombaire,

vainquant la résistance de la colonne, relevant lentement le piston de la seringue pour la remplir d'un liquide jaune et rouge que tous avaient d'abord été soulagés de découvrir moins troublé qu'ils n'avaient craint.

Puis le froid qu'avaient jeté, sitôt connus, les résultats de la ponction lombaire : un taux d'infection si élevé que dans tout le service les yeux s'étaient baissés, comme à l'énoncé d'un arrêt de mort. Le coup de fil qu'avait passé le médecin au chef de service pour lui décrire le cas. La rapidité avec laquelle le responsable, malgré l'heure tardive, était apparu à l'étage. L'émotion dans sa voix, dans chacun des gestes qu'il avait eus pour décrire à son équipe le protocole qu'allaient désormais suivre les soins.

Il avait d'abord fait installer le lit de l'enfant dans cette petite chambre où l'infirmière et moi nous trouvions à présent. Il avait attendu qu'on perfuse le bébé de toutes les substances devenues indispensables à son maintien en vie, qu'on suspende au-dessus de lui toutes les poches de sérum et d'antibiotiques et d'antalgiques requises, qu'on appareille ses frêles membres et son torse d'électrodes et de ventouses, qu'on neutralise les alarmes des appareils affolés – attendu en un mot que le décor ait été rendu un peu moins insoutenable.

Puis il les avait fait appeler.

C'était elle, l'infirmière, qui était allée les chercher dans le couloir où ils étaient pendant tout ce temps restés à attendre, assis sur les petits sièges en bois scellés

contre la paroi en isorel, dévorés d'inquiétude, précipités à l'évidence dans l'anticipation déjà de mauvaises nouvelles, mais très loin encore d'imaginer celle qui s'apprêtait à les dévaster, eux et toute la foi qu'ils avaient eue jusque-là en l'existence.

La femme se rappelait l'impression qu'ils lui avaient faite à l'instant où elle les avait vus, mains nerveusement mêlées, visages s'efforçant de garder le sourire, comme si cela devait jouer en leur faveur, comme s'il n'était pas concevable qu'en face de tant de confiance le sort persévère dans son acharnement à les détruire.

Elle leur avait demandé d'une voix douce de la suivre.

Incroyablement jeunes je me rappelle, avait dit la femme en s'arrêtant une dernière fois dans son récit, comme si peu à peu les détails lui revenaient et lui imposaient de ralentir pour leur faire une place – incroyablement innocents et jeunes, ou était-ce l'amour qui les liait, était-ce la pensée de ce bébé minuscule que je venais de voir allongé dans la chambre et dont la jeunesse rejailissait en quelque sorte sur eux, les faisait paraître plus neufs qu'ils n'étaient en réalité, comme font toujours les bébés, donnant invariablement à leurs parents l'air d'être le premier couple de parents de l'humanité, la première mère et le premier père, penchés sur le premier bébé, à jamais.

Était-ce surtout la bouleversante inconscience dans laquelle ils m'avaient semblé se tenir, épargnés pour quelques minutes encore, avait continué la femme, si inquiets fussent-ils, assis côte à côte sur leurs petits sièges en bois,

venus là sans un pyjama ni une affaire de rechange, certains il y a une heure encore de s'en retourner tous les trois chez eux avant le soir – le vertigineux contraste entre notre sidération à tous alentour et leur ignorance de premiers concernés pourtant, de premiers détruits en puissance, miraculeusement intouchés encore, quoique sur le point de voir leur vie à jamais ravagée.

L'infirmière les avait conduits à l'enfant, les avait regardés entrer dans la chambre plongée dans la pénombre, avait vu la façon dont ils s'efforçaient de rester calmes, de contenir leur émotion. Elle les avait regardés effleurer du bout des doigts les épaules et les joues du petit être inerte, prendre entre le pouce et l'index ses mains minuscules pour les étreindre. Elle avait dû intervenir, leur demander le plus doucement qu'elle avait pu de résister à l'envie de le toucher, de l'embrasser, de le serrer, malheureusement ça lui fait mal, avait-elle expliqué, je suis désolée, la douleur dans tout son corps est telle que même la plus douce caresse lui fait mal.

Alors le chef de service était entré, suivi de son cortège de blouses blanches, et le père et la mère s'étaient immédiatement raidis, avaient instinctivement senti ou plutôt *entendu* l'approche du drame, avait raconté l'infirmière, pour ma part c'était surtout l'irruption du bruit qui m'avait fait soudain violence, avait-elle dit, j'avais comme eux regardé la petite chambre se remplir en quelques secondes de toutes ces silhouettes habillées de blanc et plus encore que par l'invasion visuelle je m'étais sentie agressée par l'invasion sonore, j'avais été frappée

« Lorsque j'ai rencontré Ehlmann, il était debout sur le bord de la route, sa voiture garée en catastrophe sur la bande d'arrêt d'urgence, feux de détresse allumés. J'ai vu qu'il souriait, que tout son visage était tordu de larmes et de rires à la fois, j'ai pensé qu'il était fou. »

Avec *Les orages*, Sylvain Prudhomme explore ces moments où un être vacille, où tout à coup il est à nu. Heures de vérité. Bouleversements parfois infimes, presque invisibles du dehors. Tourmentes après lesquelles reviennent le calme, le soleil, la lumière.

*Sylvain Prudhomme est l'auteur de romans et de reportages, parmi lesquels Les grands, Légende, L'affaire Furtif, publiés dans la collection «L'Arbalète». Par les routes, son dernier roman, a reçu le prix Landerneau des lecteurs et le prix Femina 2019.*

Sylvain Prudhomme



 l'arbalète gallimard

Les orages

# Les orages

## Sylvain Prudhomme

Cette édition électronique du livre  
*Les orages* de Sylvain Prudhomme  
a été réalisée le 4 décembre 2020  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072928963 – Numéro d'édition : 375891).

Code Sodis : U36361 – ISBN : 9782072928987  
Numéro d'édition : 375893.